

Bonjour à tous et merci de m'avoir invitée à ce bel après-midi de conférences. Je suis très heureuse de revenir à Beauvoisin, ce lieu magique, un véritable refuge en Drôme provençale, que j'ai découvert il y a déjà une douzaine d'années grâce à mon amie Alice.

Beauvoisin est l'endroit parfait pour parler de « la nature ».

Je reviens sur ce terme : « La nature ». Un terme qui nous paraît évident, mais qui a signifié tout autre chose pour nos ancêtres.

Dans notre conception moderne, actuelle de ce terme, nous savons immédiatement ce que cela signifie : la nature, ce sont les espaces sauvages, préservés, où l'activité humaine se tient en retrait pour laisser se développer la faune et la flore. Nous l'associons à des expressions du type : « la nature est un bien précieux » « il faut protéger la nature » « être en harmonie avec la nature » « Mère Nature », etc.

Depuis la fin du 18^e siècle, le monde est entré progressivement dans une ère industrielle, avec de profonds changements apportés à l'environnement, à une échelle totalement nouvelle : les hommes ont transformé la planète. Et en réaction à cela, des mouvements qu'on qualifierait aujourd'hui d'écologistes sont nés au 19^e siècle, qui conçoivent la nature comme un bien à préserver, qui insistent sur la nécessité de sa protection.

Nous, les hommes et les femmes du XXI^e siècle, nous sommes très influencés par cette double conception : nous voyons la nature à la fois comme une ressource qui doit être soumise, possédée, comme une richesse à exploiter, et comme une entité personnifiée, comme une déesse, Gaia, Mère Nature, à protéger, et dont on doit se concilier les bonnes grâces – quand il y a des catastrophes naturelles, on entend toujours quelqu'un qui dit « la nature se venge », comme si la nature était une personne en colère.

Je détaille cette conception moderne pour que nous prenions conscience de notre manière de penser actuelle, et que nous nous en détachions pour remonter dans le temps.

Pour comprendre la façon dont les hommes ont conçu la nature au tournant du 19^e siècle, autour de 1800, il nous faut prendre conscience du fait que notre conception de la nature est très liée à notre époque, et qu'il n'en a pas toujours été ainsi.

En réalité, notre conception actuelle de la nature, notre sensibilité quant à elle, ont commencé à naître à la fin du 18^e et au 19^e siècle. Elles sont en totale rupture avec la mentalité qui a prévalu pendant des siècles et des siècles.

Avant l'époque moderne, la majorité des hommes et des femmes doivent lutter en permanence pour leur survie. On a du mal à imaginer aujourd'hui à quel point l'hiver a pu être rude pour des générations de paysans qui mouraient littéralement de froid, qui devaient survivre sur leurs réserves de nourriture pendant de longs mois glaciaux, sans chauffage, qui devaient faire rentrer les bêtes dans la maison pour gagner un petit peu de chaleur. Et il y a les autres catastrophes, les incendies qui ravagent des villes encore construites sur le

modèle médiéval, en bois, serrées, les inondations, et toutes les calamités telles que les insectes qui dévorent les récoltes ou le gel qui tue les bourgeons. **La nature à cette époque, c'est l'adversité, cela n'est pas ce qu'on doit protéger, mais ce dont on doit se protéger.**

Et le seul salut, c'est Dieu – face à un destin dangereux et hasardeux, on se remet entre les mains de la religion, on construit des cathédrales, on prie, et on espère que Dieu veille sur notre destin

Seuls les plus riches, la classe aristocratique aisée, peuvent profiter de la nature, la voir comme un agrément et non comme une menace, et aller se promener au jardin, dans les champs, : c'est Marie-Antoinette qui fait construire à Versailles une fausse cabane de berger, des champs, un jardin faussement sauvage.

Dans l'art et la littérature, la nature apparaît donc sous deux modes :

- soit l'art et la littérature reflètent cette inquiétude quant aux caprices de la nature, ce sont tous les tableaux qui mettent en scène des cataclysmes, inondations, incendies, etc

- soit la nature est un décor pour les gens de bon goût, mis en scène de façon très codifiée, et de façon toujours identique : il y a par exemple la pastorale, qui met en scène des bergers et leurs troupeaux, ou le cliché de la rencontre amoureuse dans un jardin.

La réflexion sur la nature comme entité autonome et comme objet de pensée est assez limitée – cela ne colle pas avec la vision du monde de nos ancêtres.

Et puis le 18^e siècle, qu'on appelle aussi siècle des lumières, est le témoin de grands bouleversements :

- comme je le disais tout à l'heure, nous entrons petit à petit dans une ère technique et industrielle, où la capacité de maîtrise de l'homme sur la nature augmente

- après la période des absolutismes, où les rois étaient tout-puissants, les gens commencent à remettre en question l'autorité, à réfléchir à d'autres formes de gouvernement qui laisseraient d'autres voix s'exprimer. C'est l'époque de Voltaire, de Diderot, de l'Encyclopédie, et des réflexions politiques qui vont forger notre monde moderne

- dans ce contexte, Dieu se fait plus distant, la religion commence à pouvoir être critiquée et remise en question.

On assiste à un changement de mentalité inouï : pendant des siècles, on avait considéré que Dieu était le seul maître du destin des hommes. La vie sur Terre était une épreuve, un chemin de souffrances, et il fallait le supporter de façon à être conduit au paradis après sa mort. Mais quand les hommes commencent à mieux contrôler leur vie sur Terre, à pouvoir l'influencer à la fois par les sciences, qui améliorent la qualité de vie, et par la politique, qui permet de choisir soi-même son destin, le ciel devient moins pressant et on s'intéresse davantage à la vie sur Terre. On voit naître des théories philosophiques qui n'estiment plus que les hommes sont condamnés à souffrir puis mourir et que le seul salut est en Dieu, mais qui pensent qu'il y a sur Terre un progrès, une

évolution de l'humanité. Les philosophes se demandent ce qui est le déclencheur du progrès humain, qui est acteur. Jusqu'ici, nous avons deux acteurs : Dieu et les hommes – Dieu décidait, les hommes subissaient. Le 18^e siècle introduit de nouveaux acteurs, et parmi eux, la nature. La nature, c'est la 3^e entité : elle est créée par Dieu mais placée dans le monde des hommes. Elle devient l'intermédiaire entre les deux plans, le facteur de communication entre la vie des hommes et l'éternité.

Nombre de philosophies du 18^e siècle donnent à la nature un rôle à jouer dans l'évolution de l'humanité – la nature comprise en son sens large, c'est-à-dire non seulement la nature physique, mais aussi la nature de l'homme, l'état naturel en général. Emmanuel Kant, par exemple, un philosophe allemand qui a vécu de 1724 à 1804 et qui est considéré comme un des plus grands philosophes des Lumières, estime que les hommes sont appelés à atteindre un progrès, à aller vers la paix, la raison et le droit, et qu'il y a une « ruse de la nature » qui va placer les hommes dans des conditions telles qu'ils seront amenés à ce progrès. Vous le voyez, ici, la nature remplace en quelque sorte Dieu : le destin de l'humanité n'est plus porté par Dieu, mais par la nature. Les messages transmis aux hommes ne proviennent plus de la voix d'un Dieu-personne, mais ils sont diffus, fondus à la nature. La montée en puissance de la nature, c'est l'éloignement et la dissolution de la figure divine.

Ce remplacement de Dieu par la nature fonctionne aussi dans l'autre sens, c'est-à-dire, dans la façon par laquelle les hommes accèdent à l'éternel. A la fin du 18^e siècle, on assiste à la montée en puissance d'un courant de pensée religieuse qu'on appelle le panthéisme, et qui affirme que « Dieu est tout ». Dieu n'est plus compris comme une personne, le Père, le Fils et le Saint Esprit, mais comme une substance divine fondue au monde. Le père du panthéisme, c'est le philosophe néerlandais Baruch Spinoza, qui a vécu au 17^e siècle, et dont la formule clef était « Deus sive Natura » : Dieu ou la Nature. Pour les panthéistes, Dieu est partout dans le monde, et non séparé de lui – il n'y a donc pas de révélation surnaturelle, mais le sentiment de la présence de Dieu dans la nature. Ou, comme le disent les artistes qui développent un panthéisme esthétique : « Dieu est partout où il y a de belles choses ». Et de nombreux jeunes gens cultivés se mettent à rechercher le sentiment de la présence du divin dans la nature, à aller admirer des cascades, la mer, des forêts majestueuses, comme on irait à la messe : Dieu ne se révèle plus par les paroles du prêtre, mais dans la beauté du soleil qui entre dans une clairière au petit matin. Vous comprenez pourquoi l'église a combattu le panthéisme : elle a tout de suite compris que la nature était en train de remplacer Dieu.

Les peintres du romantisme allemand adorent mettre en scène une nature puissante, majestueuse, « sublime » au sens philosophique du terme, c'est-à-dire, qui fait prendre conscience à l'homme de l'immensité de l'éternité. La révélation religieuse, ce ne sont plus les dix commandements, c'est le surgissement d'une cascade qui dévale la montagne.

=> Tableau de Ludwig Richter, Der Watzmann

La représentation de la nature devient très importante dans l'art et la littérature, et le rapport qu'entretiennent les hommes et les artistes à elle s'approfondit. Il ne s'agit plus de paysages de convention, toujours répétés selon le même modèle : on voit apparaître ce qu'on pourrait appeler « les paysages subjectifs ».

Les hommes développent une sensibilité aigüe et nouvelle à la nature : la nature se met à influencer leur personnalité, leurs sentiments. C'est quelque chose de nouveau : l'idée qu'un homme peut être transformé par les paysages qu'il traverse, que la nature peut devenir actrice. L'écrivain Jean Jacques Rousseau, qui a vécu de 1712 à 1778, est le premier à théoriser l'idée selon laquelle la nature qui nous environne puisse influencer notre caractère, notre personnalité, et notre sentiment religieux. Il écrit l'histoire de sa vie en lien avec les paysages qui l'ont vu grandir, comme les montagnes de Suisse, et tente non seulement de décrire les paysages, mais les sentiments que le paysage provoque en lui. Il ne s'agit plus de décrire objectivement un paysage tel qu'il est, mais de donner à voir les sentiments que le paysage éveille dans le cœur et l'esprit de celui qui le contemple.

Dans *Les Souffrances du jeune Werther*, l'écrivain Goethe, qui a vécu de 1749 à 1832 et qui est considéré comme le plus grand écrivain allemand de tous les temps, raconte cette nouvelle sensibilité esthétique et religieuse, dans un passage très célèbre :

« Je ne pourrais pas dessiner un trait, et cependant je ne fus jamais plus grand peintre. Quand les vapeurs de la vallée s'élèvent devant moi, qu'au-dessus de ma tête le soleil lance d'aplomb ses feux sur l'impénétrable voûte de l'obscur forêt, et que seulement quelques rayons épars se glissent au fond du sanctuaire ; que, couché sur la terre dans les hautes herbes, près d'un ruisseau, je découvre dans l'épaisseur du gazon mille petites plantes inconnues ; que mon cœur sent de plus près l'existence de ce petit monde qui fourmille parmi les herbes, de cette multitude innombrable de vermisseaux et d'insectes de toutes les formes ; que je sens la présence du Tout-Puissant qui nous a créés à son image, et le souffle du Tout-Aimant qui nous porte et nous soutient flottants sur une mer d'éternelles

délices : mon ami, quand le monde infini commence ainsi à poindre devant mes yeux, et que je réfléchis le ciel dans mon cœur comme l'image d'une bien-aimée, alors je soupire et m'écrie en moi-même : « Ah ! si tu pouvais exprimer ce que tu éprouves ! »

Les peintres, eux, tentent justement de traduire ce sentiment de la nature : de peindre à la fois le paysage, et ce qu'ils éprouvent face à ce paysage. D'où l'idée de paysage subjectif. Caspar David Friedrich est sans doute le peintre emblématique du romantisme allemand, et sa stratégie est de placer des personnages au premier plan de paysages qui occupent tout le cadre, de sorte qu'on ressente avec eux l'appel de la liberté, l'espérance, ou la solitude et le

désespoir, qu'on soit plongé tout entier dans l'œuvre et qu'on ressente le paysage avec les yeux de ces personnages.

=> Caspar David Friedrich, *Der Wanderer über dem Nebelmeere*

Les poètes romantiques allemands s'illustrent tout particulièrement par leur rapport mystique à la nature.

Petit point sur le romantisme allemand

L'Europe de 1800 est un continent en proie à un bouleversement total.

Lors de la Révolution française, un peuple a décapité son roi. C'est quelque chose d'absolument inouï et terrible dans l'histoire, cela signifie la fin de l'ordre ancien. Les armées révolutionnaires, en descendant sur Rome, ont destitué le pape : pendant un laps de temps, la chrétienté n'a plus eu de chef. Pour la première fois depuis des siècles, la France a été sans roi et l'Europe sans pape : imaginez le choc. Un monde s'effondre.

Napoléon a envahi l'Allemagne et a forcé l'empereur à abdiquer. C'est la fin du St Empire romain Germanique, qui avait duré plus de mille ans.

Nous assistons donc à l'écroulement de structures qui étaient là depuis le Moyen-Âge. C'est le début incertain d'une nouvelle ère. Certains poètes et penseurs veulent être les prophètes du nouveau siècle, inventer par leur art le monde nouveau.

Quand on parle du romantisme allemand, on parle avant tout d'un groupe de jeunes gens qui, de 1798 à 1801, se sont réunis dans un cercle littéraire à Iéna, et ont fait ensemble de la philosophie, de la poésie, de la fiction, et ont posé les jalons de la modernité littéraire. Ils proposent des formes radicalement nouvelles, et font preuve d'une créativité immense. Vous n'avez peut-être jamais entendu leurs noms : ils s'appelaient Novalis, Friedrich Schlegel, Friedrich Schelling, Friedrich Schleiermacher, Ludwig Tieck. Mais ils ont profondément marqué leur époque et l'histoire littéraire de l'Europe.

La nature est au cœur de leurs préoccupations. Schelling était un philosophe qui a consacré sa vie à une œuvre immense, la « Naturphilosophie », ou philosophie de la nature. Il conçoit la philosophie de la nature à la fois

- comme une réponse à la fois à la métaphysique chrétienne, centrée autour de la figure de Dieu, de Jésus...

et

- comme une réponse à la pensée matérialiste et rationnelle, qui considère qu'on peut tout expliquer par des phénomènes physiques, et qu'il n'y a pas d'esprit dans le monde, que tout s'explique scientifiquement

Pour lui, la Nature est Tout, il n'y a pas de division entre la Nature et l'esprit, et l'histoire du monde est le déploiement de la Nature, comme un livre mystérieux dont il faudrait décrypter les messages. Tout s'explique par la nature, tant le monde de l'esprit – la vie des hommes, la religion, etc – que le monde physique, les phénomènes naturels, etc, et il n'y a pas de division entre la nature et l'esprit.

La *Naturphilosophie* est une philosophie holistique, c'est-à-dire : une pensée du Tout.

Les romantiques allemands sont très influencés par d'anciens courants mystiques, qui remontent à l'Antiquité tardive et ont été transmis par différents penseurs au fil des siècles, et qui considèrent la nature comme un livre sacré, où tout fait sens et où des correspondances se tissent entre les mondes, et où chaque chose terrestre correspond à une autre chose dans l'éternité – tout est symbole et tout est message. Les sources de cette pensée sont à la fois les cultes à mystère antiques et la pensée chrétienne, fusionnées en un même enseignement qui mêle l'observation de la nature, des visions mystiques comme l'apparition d'êtres qui portent des révélations et des prophéties, et des théories cryptiques qui cherchent à déceler des messages et des symboles en toute chose. Au Moyen-Âge, Hildegard von Bingen ou Paracelse, au 17^e siècle l'ésotériste de Lusace Jakob Böhme, sont autant de penseurs qui pensent que Dieu a caché une clef dans la nature, une signature, et qu'il nous appartient de les décrypter. Pour ces penseurs, la nature est un hiéroglyphe, et le sens du message divin est caché en elle. D'une certaine façon, Schelling fait de la nature Dieu lui-même : c'est elle qui a caché le message, et c'est elle qui se révèle à nous.

Tous les auteurs du cercle romantique sont fascinés par ces idées. Novalis rédige un récit, *Les disciples à Saïs*, qui reprend la structure de l'initiation aux cultes à mystères dans l'Antiquité tardive : de jeunes gens souhaitent être initiés aux plus hauts secrets. Pour eux, la nature est un temple dans lequel vit une déesse, Isis, qui est l'essence de la nature personnifiée, la mère éternelle. Novalis écrit que la nature est « purement poétique, et l'atelier d'un magicien ». Tout le cosmos est intelligible, tout fait sens, il faut parvenir à révéler les harmonies secrètes : le poète est celui qui tient « la baguette magique de l'analogie » et qui fait entrer les différentes sphères en communication. Son ami Friedrich Schlegel pense qu'il faut étudier les sciences comme on étudierait la théologie, que le secret de la nature est caché dans la physique ou l'astronomie, et que ces sciences révèlent le sens du monde, le secret. Il faut tisser des liens entre toutes les sciences et toutes les choses de la nature et de l'esprit, mettre le savoir au service des « saintes révélations de la nature ». Les romantiques allemands sont ceux qui ont placé la nature au plus haut des choses sacrées, qui ont célébré de la façon la plus conséquente et aboutie l'idée d'une harmonie totale entre l'homme et la nature, le monde matériel et l'esprit. Ils représentent, dans l'histoire de l'humanité, une courte période d'optimisme idéaliste où on a cru que l'homme et la nature allaient pouvoir se fondre dans une immense célébration de la beauté, de la poésie et de la vie.

A ce moment de l'histoire de l'humanité, au 19^e siècle, nous assistons donc à un conflit entre différentes aspirations. D'un côté, le développement de la science, de l'industrie, amène les hommes à contrôler et donc transformer la nature, à l'exploiter de façon accrue. De l'autre, le recul de la religion institutionnelle et

la transformation du sentiment esthétique ont amené les hommes à aimer la nature, à la vénérer et à s'identifier à elle. Les bouleversements ont été extrêmement rapides. Pendant des siècles, la nature n'a pas beaucoup intéressé les hommes en tant que telle : il y avait Dieu, les hommes, et tout ce que les hommes devaient subir. Puis nous avons eu, dans l'histoire des idées, des lettres et des arts, une brève période d'optimisme et d'harmonie, où on a cru que les hommes et la nature pouvaient ne faire qu'un. Et puis l'inquiétude a prévalu : les hommes étaient en train de détruire la nature. **Nous sommes passés, au cours du 19^e siècle, dans une nouvelle configuration : les hommes contre la nature.** C'est parce que les bouleversements étaient particulièrement rapides en Angleterre et aux Etats-Unis, qui ont fait leur révolution industrielle un peu avant le reste du monde, que l'écologie est née dans le monde anglo-saxon : l'écologie est un produit du romantisme anglais et américain. Face aux bouleversements, ces penseurs introduisent l'idée nouvelle d'une sacralisation de la nature, qu'il faut préserver des hommes. Après l'indifférence et l'harmonie, vient la séparation : les hommes de la modernité industrielle se sentent dissociés de la nature, et cherchent à la protéger, à revenir à elle. Les grands inspirateurs du mouvement écologiste, ce sont des personnalités qui ont radicalisé le sentiment romantique de la sainteté de la nature, et l'ont transformé en une injonction pratique, politique et sociale.

C'est par exemple Henry David Thoreau, qui a vécu de 1817 à 1862 aux Etats-Unis, et qui a choisi d'aller vivre plusieurs mois dans les bois pour s'éloigner de la société et faire l'expérience de la nature sauvage. Il introduit l'idée selon laquelle l'homme moderne s'est coupé de la nature, et qu'il faut la retrouver – une idée qui aurait été inenvisageable cent cinquante ans plus tôt, et qui montre à quel point nous avons changé de monde au tournant du 18^e/19^e siècle.

C'est encore John Muir, né en 1838 en Ecosse et mort en 1912 en Californie, qui est l'ancêtre des parcs nationaux américains. Il est le premier à théoriser l'idée de « wilderness », la nature sauvage, préservée, intacte, à laquelle les hommes ne doivent pas toucher : il estime qu'il faut préserver sur terre des espaces vierges, sans occupation humaine. Il est inquiet des impacts de l'agriculture et de la sylviculture sur la vallée de Yosemite, en Californie, invente le principe de conservation et cherche à convaincre les leaders politiques de le mettre en place. C'est ce qui se passe à la fin du XIX^e siècle, où les Américains se mettent à créer les premiers parcs nationaux, des espaces de nature préservée. Les écrits de John Muir continuent d'inspirer les amoureux de la nature sauvage aujourd'hui. Il écrit par exemple que « lorsqu'on touche à une seule chose dans la nature, on comprend qu'elle est attachée au reste du monde », et que « le chemin le plus rapide vers le cœur de l'univers est une forêt sauvage ». Il est l'auteur de cette phrase qu'on voit partout sur les tee-shirts des randonneurs, « The mountains are calling and I must go. », « les montagnes m'appellent, et je dois y aller ». Des auteurs comme lui, des fils et des filles du romantisme, ont fait germer en nous cette sensibilité pour la nature et l'exigence de sa préservation.

Dans l'histoire des mentalités, l'idée de nature a donc été complètement bouleversée et transformée en l'espace d'un siècle, et le romantisme au sens large – le mouvement esthétique, philosophique, littéraire qui déferle sur l'Europe au tournant du 19^e siècle – a été véritablement le point de bascule. Nous n'en avons plus conscience, mais dans notre perception de la nature, dans la façon que nous avons de la rechercher, de l'admirer, de l'aimer, de vouloir la préserver, de la diviniser aussi, comme si elle était une personne, une Mère Nature qu'il ne faut pas offenser, nous sommes les héritiers du romantisme, et des idées qui ont germé à cette époque fascinante de l'histoire de l'humanité. Je suis contente d'avoir pu vous en proposer un aperçu, et je vous remercie pour votre attention.